

François Simiand (1903)

“ Sur la notion de cause en matière historique et sociologique”

(Compte rendu de E. Bernheim, Lehrbuch der Historischen
Methode und der Geschichte der Philosophie)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
à partir de :

François Simiand (1903)

“ Sur la notion de cause en matière historique et
sociologique. ”

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Sur la notion de cause en matière historique et sociologique** ” (1903). (Compte rendu de E. Bernheim, Lehrbuch der Historischen Methode und der Geschichte der Philosophie). Extrait de **Notes critiques - Sciences sociales**, 1903, pp. 129-132. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, **Méthode historique et sciences sociales**. (pp 173 à 176) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

Édition complétée le 19 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



“ Sur la notion de cause en matière historique et sociologique”

François Simiand (1903)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Sur la notion de cause en matière historique et sociologique** ” (1903). (Compte rendu de E. Bernheim, Lehrbuch der Historischen Methode und der Geschichte der Philosophie). Extrait de **Notes critiques - Sciences sociales**, 1903, pp. 129-132. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, **Méthode historique et sciences sociales**. (pp 173 à 176) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

[Retour à la table des matières](#)

Science sociale et histoire sont en rapport étroit par la communauté même de la matière où elles travaillent. Les directions d'esprit dont procèdent ces deux disciplines divergentes gagnent sans doute, à s'opposer l'une à l'autre, plus de netteté à la fois et plus de conscience. La nouvelle édition du Manuel justement réputé de M. Bernheim nous est une occasion d'aborder ce débat par un côté. La notion de cause, dont dépendent et la notion de loi, et la conception de l'explication scientifique et toute l'idée de la science même, mérite entre toutes d'arrêter notre attention.

Tout remanié dans cette récente édition, le *Traité de méthode historique* de M. Bernheim n'est pourtant point une œuvre neuve. Ni l'ordonnance d'ensemble n'en est autre ; ni la position théorique centrale ne s'est jugée compromise par le développement des doctrines concurrentes ou par les nombreuses discussions nouvelles. Mais l'auteur, soigneusement, intelligemment, semble avoir pris à tâche de la fortifier sans cesse, au fur et à mesure des objections et des attaques, et, sans rien abandonner de son terrain, de toujours mieux établir et mieux défendre ses thèses essentielles. C'est sans doute dans ce livre qu'il faut chercher l'exposé le plus précis, le plus cohérent et le plus critique des idées directrices, des postulats, des pratiques de la discipline historique traditionnelle.

La technique du travail historique, de la connaissance indirecte appliquée aux faits humains passés, - "euristique", critique externe et interne, méthodologie spéciale, ne nous retiendra pas ici ¹. Ce qui nous intéresse surtout à cette place est la conception générale de l'histoire comme science, la partie explicative et constructive de l'œuvre historique, et l'opposition de ses tendances aux tendances des nouvelles sciences sociales positives, de la nouvelle discipline sociologique ².

M. Bernheim est visiblement soucieux d'être bien informé et de se tenir au courant des travaux méthodologiques (qu'ils soient contraires ou conformes à des vues personnelles) : peut-être cependant n'a-t-il pas assez connu ou assez étudié certaines directions récentes. Il a une disposition criticable à prendre les thèses adverses sous la forme exagérée ou absurde que quelque auteur "plus royaliste que le roi" se trouve presque toujours y avoir donnée, et à en triompher trop facilement par le ridicule dont sont dignes ces fantaisies ou ces inintelligences ; la défense qu'il présente de ce procédé de discussion ne m'a pas convaincu qu'une déformation fût la meilleure révélation de la vraie forme et qu'un monstre ou un avorton fût le meilleur indicateur du type normal ³. Trop volontiers aussi, M. Bernheim agite derrière certaines thèses, comme un épouvantail (ce n'en est d'ailleurs pas un pour tout le monde) le matérialisme, le socialisme comme si les thèses en question, utilisées, assimilées en effet par le matérialisme ou le socialisme, n'en étaient pas néanmoins indépendantes et fort distinctes ⁴.

¹ E. Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichte der Philosophie*, II, III, et IVe parties.

² Cf. Ivi, première partie : Begriff und Wesen der Geschichtswissenschaft, IV et Ve parties, Auffassung.

³ Cf. Ivi p. 112 et p. 116.

⁴ Cf. Ivi p. 89.

Mais, au total, cet historien méthodologiste de l'histoire a le mérite de poser et de comprendre les problèmes de méthode dans les termes qui leur conviennent, c'est-à-dire en termes philosophiques. Il a vu avec netteté et je crois avec profonde raison, que le point capital du débat entre "historiens historisants" et partisans d'une science sociale positive était la notion *de cause*.

La conception de la causalité qui s'applique dans les sciences de la nature peut-elle être transportée dans l'étude des phénomènes humains ? Ne laisse-t-elle pas en dehors d'elle ce qui caractérise justement l'explication de ces phénomènes, l'action psychologique d'êtres vivants et conscients ? Là est le problème. La notion de cause dans la science positive, la conception de la loi qui s'y lie étroitement sont remarquablement caractérisées⁵. Mais je ne crois pas que l'analyse ait été assez poussée de l'autre notion de cause, de la cause *psychique* que M. Berheim oppose à la première⁶. Ce n'est pas assez que, pratiquement, la détermination d'un rapport régulier de causalité soit ici fort difficile en raison de l'extrême complexité des phénomènes : car la possibilité théorique resterait entière, et cela suffirait en la question. Ce n'est pas assez encore que la détermination de la cause doit être régressive, fait après coup : car cela est le cas de toutes les relations de phénomènes où la synthèse n'est pas faite après l'analyse ; l'analyse est essentiellement une marche régressive et intervient sans cesse comme telle dans les sciences de la nature. il faut, pour trouver une véritable différence - réelle et non apparente, de nature et non de degré - aller jusqu'à la négation du principe de causalité sous la forme "Les mêmes causes produisent les mêmes effets" et fonder cette négation sur l'argument qu'ici la cause ne se retrouve jamais, qu'il se produit chaque fois une synthèse qualitativement autre, que l'imprévisibilité est essentielle. Autrement dit, il faut aller à l'affirmation complète et générale de l'acte libre dans la vie sociale tout entière ; M. Bernheim, qui a indiqué, sans peut-être les dégager assez, les idées antérieures, n'est pas allé jusque-là. Et il ne nous dit pas pourquoi il serait illégitime, sans même nier en théorie que cette imprévisibilité ait un rôle, de tâcher du moins à l'éliminer, par méthode, du champ de nos recherches, de vouloir faire la part, ici comme on le fait en toute autre science, de ce qui au point de vue de la science positive sera considéré comme du contingent, et de chercher alors à exprimer, en rapports de causalité régulière, tout le reste, tout ce qui ne nous apparaît pas comme contingent, tout ce qui est matière à science positive.

⁵ Cf. Ivi pp. 94-95.

⁶ Cf. Ivi pp. 96-97, pp. 104 sq., pp. 118-119, p. 126, p. 145.

M. Bernheim ne nous montre pas que cette tentative soit illégitime. Mais il nous dit que ce serait omettre l'essentiel de l'évolution humaine et sacrifier le propre de la connaissance historique. En vérité n'est-ce pas là, au bout du compte, opposer à la critique de la conception des historiens, cette conception même ? Il me semble qu'assez souvent nous trouvons un raisonnement de cette sorte "on nous demande de renoncer à ceci, de ne plus faire cela impossible, car ceci, cela sont justement choses essentielles pour l'histoire" ⁷. - Pour l'histoire telle que la font les historiens jusqu'ici, oui, assurément : mais ont-ils raison de la faire ainsi ? Ne gagneraient-ils pas à la comprendre autrement ? Voilà où est la vraie question. Il serait trop long à cette place d'examiner la conception que M. Bernheim nous donne de l'œuvre historique complète. Pourtant il faut noter qu'il reste singulièrement vague sur le point capital : le choix ⁸. Dans la masse immense des données et des faits offerts à une étude possible, l'histoire choisit, et ne peut pas ne pas choisir : en vertu de quelle règle, de quel principe ? En raison de l'importance des faits ? Et comment se détermine cette importance ? Et qu'est-ce au juste que cette évolution générale sur laquelle on veut que nous dirigeons sans cesse notre recherche explicative ?

On voit combien de problèmes restent ouverts, et qu'ils sont décisifs. L'œuvre de M. Bernheim consciencieuse et complète, qui vraiment garde des pratiques et des tendances des historiens tout ce qu'il est possible de retenir à la fois, permettra de placer d'emblée la discussion sur le meilleur terrain, c'est-à-dire sur le terrain où la discipline historique se caractérise le plus exactement. Est-il besoin de dire, en terminant, que ces oppositions de tendances n'empêchent ni de reconnaître en lui-même le mérite d'une œuvre telle que cette méthodologie, ni de mettre à profit beaucoup des observations qui y sont si abondamment réunies, et plus d'une des théories, parfois délicates (p. ex. du caractère des lois empiriques, de la signification des régularités statistiques, etc.), qui y sont données par un esprit averti ? ⁹ L'œuvre tout entière est à recommander à l'étude des sociologues aussi bien qu'à celle des historiens.

Fin de l'article.

⁷ Cf. Ivi, p. 97 et p. 106.

⁸ Cf. Ivi, p. 148 et 105 sq.

⁹ Cf. Ivi p. 114 et pp. 107-108.